

L'exploitation de la chôra cyrénéenne à l'époque classique et hellénistique

In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 140e année, N. 2, 1996. pp. 503-527.

Citer ce document / Cite this document :

Laronde André. L'exploitation de la chôra cyrénéenne à l'époque classique et hellénistique. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 140e année, N. 2, 1996. pp. 503-527.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1996_num_140_2_15600

COMMUNICATION

L'EXPLOITATION DE LA *CHÔRA* CYRÉNÉENNE À L'ÉPOQUE CLASSIQUE ET HELLÉNISTIQUE, PAR M. ANDRÉ LARONDE

L'attrait exercé par Cyrène sur les voyageurs de l'époque moderne d'abord, l'ampleur et la qualité des fouilles entreprises depuis le début du siècle ensuite expliquent sans doute que l'archéologie cyrénéenne ait été, ici comme ailleurs, essentiellement une archéologie urbaine¹. Cependant, M. François Chamoux avait donné des indications éclairantes sur la *chôra* dans son livre sur Cyrène sous la monarchie des Battiades² et, lorsque j'eus la possibilité de me rendre à mon tour dans le Djebel Akhdar, je fus moi aussi frappé par l'importance des vestiges de la campagne antique. C'est pourquoi, dans le cadre des travaux de la Mission archéologique française en Libye, et avec le concours du Département des Antiquités de Libye, j'ai entrepris, année après année, de parcourir le plateau cyrénéen afin d'en reconnaître les vestiges antiques et d'en comprendre l'organisation³ (fig. 1).

Si le nomadisme prédominant depuis le X^e siècle ap. J.-C. a sans doute fossilisé les traces de construction⁴, il s'en faut cependant de beaucoup que les vestiges soient partout conservés dans des conditions égales. La partie supérieure du plateau, la plus facile à parcou-

1. Pour un historique des recherches, cf. Richard G. Goodchild, *Libyan Studies*, Londres, 1976, p. 302-316, et surtout p. 312 ; en dernier lieu, cf. Breik Attya, « La ripresa delle attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene », dans *Scritti di Antichità in memoria di Sandro Stucchi, Studi Miscellanei* 29/1, 1996, p. 31-36.

2. François Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris (BEFAR, 177), 1953, p. 229-233.

3. J'ai obtenu le concours le plus efficace et le plus amical pour le travail sur le terrain, et mes remerciements vont au D^r Ali el Khadoury, président du Département des Antiquités, à Hadj Breyek Attiyah el Jiteily et au D^r Fadl Ali Mohamed, successivement contrôleurs des Antiquités à Shabat (Cyrène), MM. Abdelkader Mzeini et Breyek Kwinin, inspecteurs des Antiquités ; M. Jean Piton, de l'I.R.P.A. (musée d'Arles), M. Philippe Rigaud, mon collègue et ami J.-J. Maffre, tous trois membres de la Mission archéologique française en Libye, ont été pour moi de précieux compagnons lors de mes prospections. La Mission archéologique française en Libye est financée par le ministère des Affaires étrangères, D.G.R.C.S.T., vers qui va toute ma reconnaissance ; l'Ambassade de France à Tripoli ne cesse de nous apporter l'appui le plus efficace, et j'en suis gré aux ambassadeurs successifs, M. Jacques Rouquette et maintenant M^{me} Josette Dallant.

4. Cf. François Burgat, André Laronde, *La Libye*, Paris (Que sais-je ? n° 1634), 1996, p. 33.

rir, est aussi celle qui a vu, dès le début des années trente de notre siècle, la colonisation italienne s'installer avec force⁵. Après les vicissitudes de la Deuxième Guerre mondiale et celles de l'après-guerre, la Libye d'aujourd'hui a activement développé la mise en valeur agricole tandis que le développement urbain de Beida, l'antique Balagrai, et celui de Shahat, sur le site de Cyrène, ont encore contribué à donner une allure tout à fait nouvelle au paysage. En fait, c'est tout le haut plateau, depuis Gubba à l'est jusqu'à Messa à l'ouest, qui a été ainsi transformé. Il n'en va pas de même du plateau intermédiaire ni de la zone côtière, qui ont été peu touchés par la vie moderne jusqu'au milieu des années quatre-vingts. Certes, les voyageurs qui allaient de Cyrène à Apollonia étaient tous frappés par la densité de l'occupation antique, mais leurs récits restent confinés dans des considérations générales⁶. Aujourd'hui, les inspecteurs du Département des Antiquités ont accompli un travail de repérage essentiel, mais sans qu'une étude systématique des vestiges et de la campagne n'ait été entreprise. C'est le travail auquel je me suis attaché avec Hadj Breyek Attiyah el Jiteily, contrôleur honoraire des Antiquités⁷, et dont je voudrai présenter aujourd'hui quelques aspects.

Sur la campagne antique, les indications les plus utiles nous viennent de Strabon qui observe que, « à l'entrée du pays, sur un espace de cent stades, le sol produit des arbres, et de très grands arbres, mais les cent stades qui suivent n'offrent plus que des champs ensemencés, les racines des arbres ne trouvant plus apparemment dans le sol assez d'humidité »⁸. Ce que confirme Plin l'Ancien, pour qui « le territoire cyrénéen est riche en arbres depuis la côte sur une largeur de 15 milles ; à l'intérieur, sur le même espace, il y a une grande quantité de céréales »⁹.

Cent stades représentent 18,5 km, et 15 milles équivalent à 22,2 km. Une bande de terrain de cette largeur correspond à l'étroite plaine côtière et au premier gradin dans sa plus grande extension, soit entre le cap Phycous, actuel ras Amer et Balagrai, actuelle Beida.

5. Cf. Jean Despois, *La colonisation italienne en Libye*, Paris, 1935, p. 119-121 ; Angelo del Boca, *Gli Italiani in Libia*, 2, *Dal Fascismo a Gheddafi*, Bari, 1988, p. 258.

6. Cf. Jean-Raimond Pacho, *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque...*, Paris, 1827-1829, rééd. anastatique, Marseille, 1979, p. 191-193 ; F. W. et H. W. Beechey, *Proceedings of the Expedition to explore the northern Coast of Africa from Tripoly Eastward*, Londres, 1828, p. 490 ; James Hamilton, *Wanderings in North Africa*, Londres, 1856, p. 79-82 ; Archiduc Louis-Salvator de Habsbourg, *Yachtreise in den Syrten*, Prague, 1874, p. 29 ; il est remarquable que toute la région située sur le plateau intermédiaire à l'ouest de la route Cyrène-Apollonia reste en blanc sur la carte dressée par Sandro Stucchi, *Architettura Cirenaica*, Rome - Monografie di archeologia libica, 9, 1975, *in fine*.

7. Cf. Hadj Breyek Attiyah el Jiteily, André Laronde, « L'Useita », dans *Actes de la journée cyrénéenne de la S.F.A.C., Paris, 1992* (sous presse).

8. Strabon, XVII, 3, 23.

9. Plin, *H. N.* V, 5.

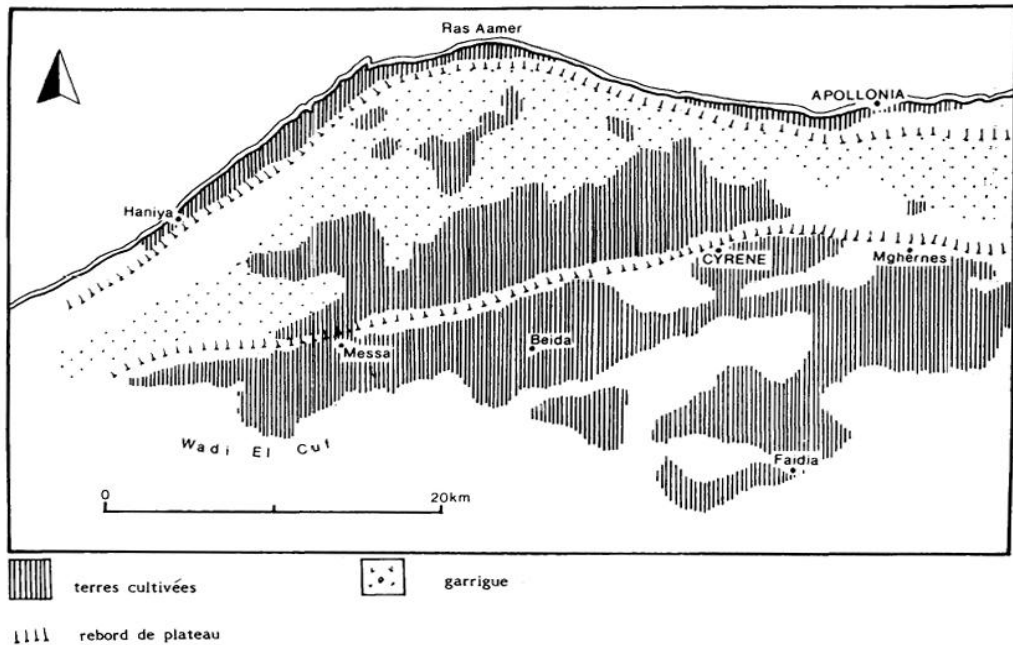


FIG. 2. – Les zones de végétation de la région de Cyrène.

Alors que cet espace était complanté, le haut plateau, au sud, était dénudé, ce qu'Aristote confirme quand il observe qu'« il n'y a pas de cigales là où il n'y a pas d'arbres. C'est d'ailleurs pourquoi il n'y en a pas à Cyrène dans le *pédion* tandis qu'il y en a beaucoup autour de la ville, surtout dans les oliveraies ; car les oliviers ne font pas trop d'ombre »¹⁰. Ce *pédion* ne peut en aucun cas représenter le plateau en contrebas de Cyrène, mais bien le haut plateau au sud. Il est à noter que Cyrène se trouve sur le rebord septentrional de ce haut plateau, alors qu'Aristote considère que toute la région autour de Cyrène est arborée. Il faut donc en déduire qu'Aristote accorde moins d'importance au relief qu'aux zones de végétation. La zone arborée débordait sur le haut plateau au sud de Cyrène et la zone de champs ouverts ne devait commencer que plus au sud, là où les vents desséchants venus du sud et l'irrégularité des précipitations rendaient impossible le développement de grands arbres (fig. 2). Une telle limite doit se situer à environ 15 km au sud de Cyrène, et j'en veux pour preuve la présence d'un bosquet résiduel de cyprès à Sidi Mohamed el Homri, non loin d'un ancien *pyrgos*¹¹ (fig. 3) ; aujourd'hui, la plus grande partie du haut plateau

10. Aristote, *Hist. Anim.* V, 30.

11. Cf. André Laronde, *Cyrène et la Libye hellénistique. Libykai Historiai*, Paris (Études d'Antiquités africaines), 1987, p. 272 et 290.



FIG. 3. — Sidi Mohamed el Honri : le *pyrgos* et le *pédion* (photo A. Laronde).

est découverte, mais il s'agit d'une déforestation peut-être assez récente, d'il y a deux siècles, et non l'effet d'une impossibilité climatique, comme le démontrent du reste les plantations d'arbres fruitiers réalisées autour de Balagrai, de Cyrène ou plus à l'est, et qui ont fort bien pris durant les deux dernières décennies.

Ce sont les mêmes bonnes terres que l'on retrouve, au pied du gradin supérieur comme au sud de celui-ci ; il s'agit de bons sols colluviaux de couleur brun-rouge, dont l'épaisseur atteint de 60 à 100 cm dans les dépressions. Il s'agit là de la célèbre *terra rossa* de la Cyrénaïque, allégée d'apports éoliens venus avec les vents du sud, ce qui évite à ces sols d'être trop lourds, contribuant ainsi à leur fertilité¹².

Au nord et surtout au nord-est, à une dizaine de kilomètres à l'est de la route d'Apollonia, ces bons sols se dégradent : leur épaisseur ne dépasse plus 60 cm, même si leur composition reste identique. Les vallées qui déchiquent le rebord nord du plateau intermédiaire sont autant de lits d'oueds parcourus par les eaux hivernales (fig. 4). L'érosion pluviale était sans doute à l'œuvre dans l'Antiquité déjà et elle en est venue à décaper par endroits la

¹² Cf. André Laronde, *op. cit.*, p. 286 ; *Soil and Water Resources Survey Map*, Tripoli, Libyan Arab Republic Paris, GEFLL, 1972, carte au 1 : 250 000.



FIG. 4. — Le wadi Muehla : un exemple de vallée entaillant le gradin supérieur au nord-ouest de Sidi Omar (photo A. Laronde).

roche en place. Ces sols minces et pauvres de la frange septentrionale du plateau intermédiaire sont le domaine de la garrigue. Ce pays de buissons et d'arbustes pouvait voir circuler du petit bétail, et pouvait répondre au ramassage de petit bois de chauffage. Il ne pouvait en aucun cas autoriser une exploitation systématique de la part de sédentaires. Ce fait est confirmé par la disparition de tout cadastre et de tout réseau routier : seuls de simples sentiers permettent d'arriver au rebord qui surplombe la plaine littorale, l'actuel sahel de Susa, que l'on atteint difficilement en suivant les lits des oueds qui échancrent ce secteur.

En revanche, la partie méridionale du plateau intermédiaire et le rebord du plateau supérieur constituent une zone de bonnes terres qui vont en s'élargissant en direction de l'ouest. Sa partie centrale part du droit de l'importante *kômé* de Mghernès, sur le rebord du plateau supérieur, et de celle de Bertelles (fig. 5), en contrebas sur le plateau intermédiaire, et elle s'élargit fortement en direction de l'ouest pour atteindre sa plus grande extension entre Balagraï et Phycous, actuel village de Zauïet el Hamama, un peu à l'ouest du cap Phycous¹³.

¹³. Cf. Denis Roques, « Phycous de Cyrénaïque, baie, cap, port et bourgade », dans *Scritti di Antichità in memoria di Sandro Stacchi*, *Studi Miscellanei* 29 (1, 1996), p. 269-276.



FIG. 5. Bertelles : la garrigue du premier plan et, à l'arrière plan, en direction du sud, la zone cultivable et le gradin supérieur photo A. Laronde .

Dans son ensemble, la *chôra* cyrénéenne s'organise autour de deux systèmes routiers complémentaires. L'un, de forme radiale, rayonne autour de Cyrène. La route est-ouest qui traverse Cyrène en provenance de Mghernès et qui se dirige vers Balagraï revêt une importance telle qu'on peut la considérer comme une rocade. On peut en dire autant d'un autre axe de circulation à peu près parallèle au premier et qui traverse le plateau intermédiaire, de Bertelles au droit de Messa. Ce deuxième axe est suivi pendant un moment par la route reliant Cyrène et son port, Apollonia, ainsi que par la route qui va de Cyrène à Phycous. La facilité des communications au sein de cet ensemble qui constitue le cœur de la *chôra* explique que les grandes *kômés* se trouvent à la périphérie, qu'il s'agisse du port, la future Apollonia ou encore de Phycous, ou qu'il s'agisse des grands villages de l'intérieur, comme Mghernès à l'est (fig. 6), ou Balagraï à l'ouest. La partie centrale de cette *chôra* ne comporte du reste aucun point qui soit à plus de 30 km du centre civique, la distance maximale étant représentée par le segment routier unissant Cyrène et Phycous, qui prend en écharpe toute la partie nord-ouest de ce territoire.

L'ensemble ainsi défini a une grande unité. Cette unité est d'abord morphologique : jamais le gradin supérieur ne constitue



FIG. 6. Mghernès : le *pyrgos* (photo A. Laronde.).

une barrière infranchissable, et nombreuses sont les voies de passage entre le plateau supérieur, le *pédion* des Anciens, et le plateau intermédiaire, les *bounoi* d'Hérodote¹⁴. Les communications sont certainement plus faciles ici qu'entre le plateau intermédiaire et la zone côtière. L'unité de la région est encore agricole : ces terres sont propices à la culture des céréales, de l'olivier, de l'amandier et des arbres fruitiers. Le haut plateau avec ses champs ouverts peut fournir de grandes quantités de foin, et les *eschatiâi* permettent le petit élevage. De plus, les qualités pédologiques de la *chôra* s'enrichissent par des ressources en eau comparables sur le plateau intermédiaire et sur le plateau supérieur, la plaine côtière étant nettement plus sèche. Des observations météorologiques, collectées par A. Fantoli et qui portent sur les années 1915-1941, indiquent une moyenne de 600 mm annuels à Cyrène¹⁵, ce qui n'exclut pas de violents contrastes d'une année sur l'autre¹⁶; nous sommes en effet dans une zone de climat méditerranéen légèrement

14. Hérodote, IV, 199.

15. Cf. Marco Marchetti, *Idrologia Cirenaica*, Florence, 1938, p. 2 sq.; Amilcare Fantoli, *Le piogge della Libia*, Rome, 1952, p. 177-183 et p. 476-479.

16. Par exemple, en 1924, les précipitations ont atteint 1348,8 mm à Cyrène qui a connu 104 jours de pluie; mais en 1927, elles ne représentent que 381,4 mm pour 75 jours de pluie, selon Amilcare Fantoli, *op.cit.*

dégradé. Au nord-est de l'Useita, nous ne disposons que d'informations fragmentaires collectées durant quelques années à la *ridotta Segnale*, au point où la route d'Apollonia quitte le rebord du premier plateau. En 1932, on avait pu enregistrer une quantité annuelle de 612 mm, contre 597 mm à Cyrène la même année¹⁷. C'est dire que la quantité d'eau est parfaitement comparable. En revanche, le total des précipitations diminue fortement dans la plaine littorale ; à Apollonia, la moyenne n'est plus que de 403 mm annuels¹⁸, compensés il est vrai par les sources de résurgence situées au pied du gradin inférieur¹⁹, tout comme le pied du gradin supérieur est aussi ourlé d'un chapelet de sources analogues, la source d'Apollon à Cyrène n'étant que la plus remarquable²⁰.

Pour les raisons indiquées au début de cette communication, c'est le plateau intermédiaire, actuellement appelé Useita (fig. 7), qui nous permet le mieux d'apprécier l'effort de mise en valeur des Cyrénéens, comme le prouve la densité exceptionnellement forte des vestiges : citernes, pressoirs, habitat, *pyrgoi*, terrassements agricoles ou routiers (fig. 8). Loin de diminuer par rapport au secteur proche de la route d'Apollonia, cette densité paraît au contraire plus forte dans le secteur central de l'Useita, auprès de la route de Phycous.

La route de Cyrène à Phycous quitte la cité par le versant ouest du wadi Bilgadir (fig. 9). Au droit de l'Acropole, cette route emprunte un large terrassement artificiel à partir duquel s'ordonne la nécropole ouest. Cette sortie de la cité constitue le pendant exact de la route d'Apollonia à laquelle elle se compare en tous points. Se dirigeant droit vers le nord, la route gagne Sidi Omran, où un *pyrgos* et diverses constructions agricoles dénotent la présence d'un habitat dont nous avons eu l'occasion de signaler l'importance²¹ (fig. 10). Sidi Omran se trouve à 3,5 km de Cyrène. Nous ignorons le nom antique du site.

A 1,5 km de Sidi Omran, on atteint *gasr el Batha*, en empruntant une large route qui chemine dans l'ensemble d'est en ouest, et qui n'est qu'un segment de la rocade qui traverse de part en part le plateau (fig. 11). Cette route a laissé de nombreuses ornières sur la roche en place qui a été soigneusement régularisée. *Gasr el Batha* est un site significatif, où l'on observe les vestiges d'un pont qui franchissait le wadi Bilgadir, désormais nommé wadi Batha (fig. 12). Immédiatement au sud du site commencent les forts

17. Cf. Amilcare Fantoli, *op. cit.*, p. 474-477.

18. *Ibid.*, p. 446.

19. Cf. Marco Marchetti, *op. cit.*, p. 184 sq.

20. *Ibid.*, p. 165-168.

21. André Laronde, *op. cit.*, p. 291-293.

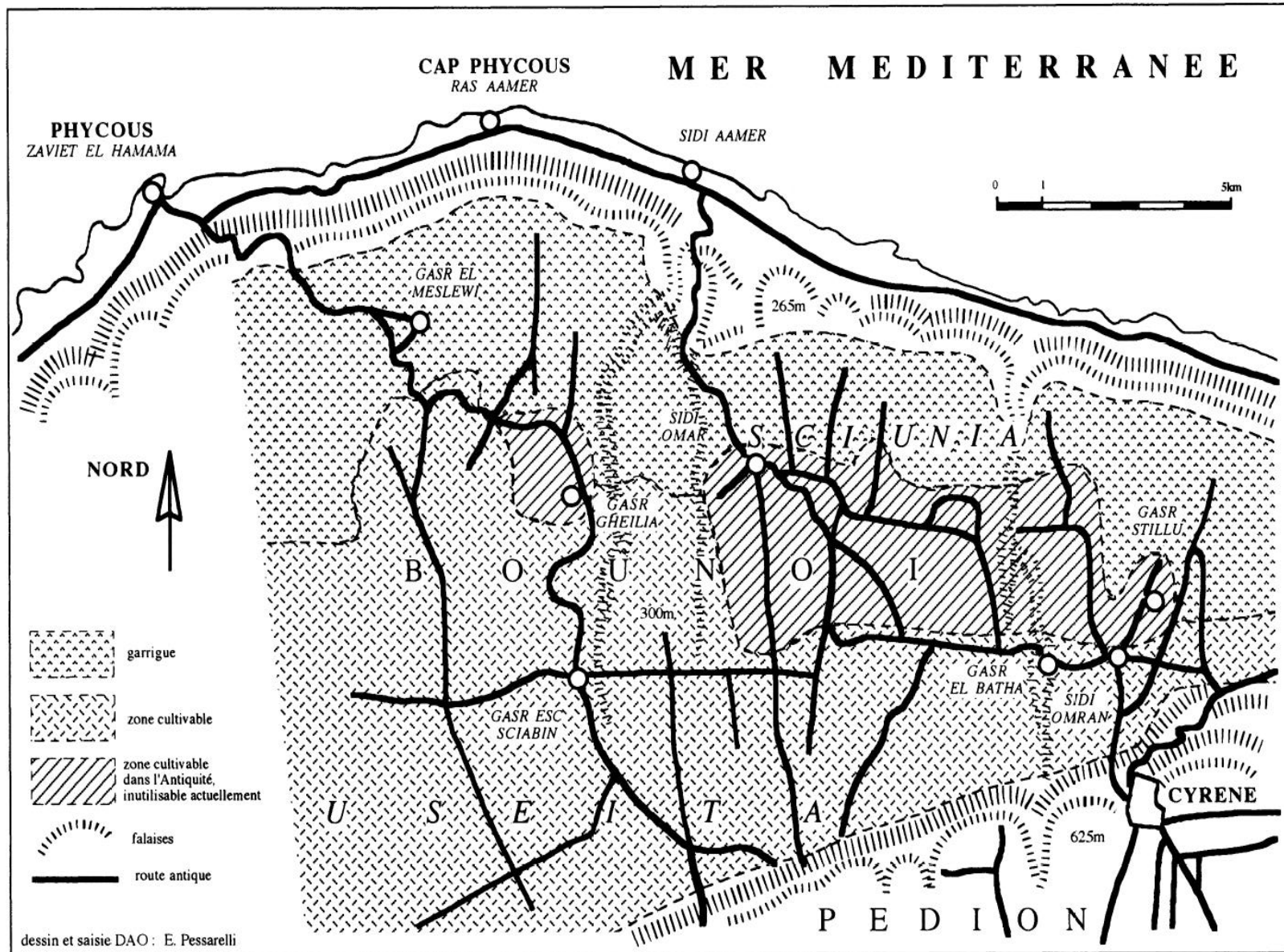


FIG. 7. - L'Useita, région centrale des *bounoi* dans l'Antiquité.



FIG. 8. Citerne et *pyrgos* près de Sidi Omran - photo A. Laronde .



FIG. 9. Wadi Bilgadir : terrasse artificielle au départ de la route de Cyrène à Phycous, et nécropole ouest - photo A. Laronde .



FIG. 10. Sidi Omran : le *pyrgos* et la campagne en direction du nord-ouest
photo A. Laronde .



FIG. 11. La rocade est-ouest sur le premier gradin près de Sidi Omran
photo A. Laronde .



FIG. 12. — Gasr el Batha : le pont antique : paysage typique des *bouoi* photo A. Laronde.

mamelons des collines qui forment le piémont du gradin supérieur. Nous avons ici un des éléments des *bouoi* notés par Hérodote.

La route se poursuit au-delà de gasr el Batha en direction de l'ouest selon le même tracé rectiligne en traversant le secteur dit el Garssa. La route forme approximativement la limite entre une zone au sud de bonnes terres, et au nord une zone de terres un peu moins riches que parcourent cependant de nombreux chemins de traverse, ce qui dénoterait peut-être une dégradation des sols postérieure à l'Antiquité. A 4 km à l'ouest de gasr el Batha, l'itinéraire le plus direct oblique au nord-ouest et permet d'atteindre en 5 km la région de Sciunia, dont le centre est marqué par Sidi Omar, qui tient son nom d'un marabout installé sur un village antique.

Sidi Omar comporte un grand *pyrgos* quadrangulaire flanqué de tours carrées engagées dans chacun des angles (fig. 13). La courtine nord est encore très visible avec son appareil régulier de grands blocs parallélépipédiques. L'entrée dans ce *pyrgos* se fait par un arc situé au centre de la façade est, c'est-à-dire celle qui regarde vers Cyrène (fig. 14). L'arc est encore conservé. Du côté opposé, soit du côté ouest, la construction primitive a été flanquée d'une pièce rectangulaire dont la longueur est exactement celle de la courtine ouest, y compris les deux tours. On accède à cette pièce rectangu-



FIG. 13. Sidi Omar : le *pyrgos* vu du côté nord - photo A. Laronde .



FIG. 14. Sidi Omar : le côté est du *pyrgos* avec l'arcade d'entrée - photo A. Laronde .

laire par un porte voûtée en plein cintre, et il semble bien que la pièce elle-même ait comporté une voûte ; des départs d'arcs subsistent en effet ; il n'est pas à exclure que nous ayons ici une église²².

Un peu à l'est de cette grande construction, on remarque un autre *pyrgos* quadrangulaire, plus petit, toujours au sud de la route.

Du côté opposé, c'est-à-dire au nord de la route, et à la hauteur du grand *pyrgos*, on voit une grande citerne partagée en deux par un mur de refend. La citerne est en partie construite en blocs rapportés, en partie excavée dans la roche en place. Il faut sans doute considérer que nous avons d'une part un bassin de réception pour la collecte des eaux pluviales, et d'autre part la citerne proprement dite, qui devait être couverte.

Autour, il y a des constructions plus médiocres, et de nombreuses tombes. Tout indique un habitat important, situé à une étoile de routes sur une éminence d'où l'on peut contrôler les champs avoisinants. Le premier plateau apparaît ici dans toute son extension, avec au sud d'excellents champs de *terra rossa* tandis qu'au nord de la route commence la garrigue, avec ses lentisques, ses genévriers souvent âgés, ses caroubiers, ses oliviers sauvages.

C'est au travers de cette garrigue que la route se dirige vers le nord-nord-ouest (fig. 15), laissant à l'est les hauteurs d'Eluet el Amra et celles, à l'ouest, d'Eluet er Rseim, qui constituent le rebord du premier plateau au dessus de la plaine littorale. A 5 km de Sidi Omar, on atteint l'extrémité du premier plateau au lieu-dit Akabat Harira (fig. 16 et 17). Il s'agit d'un éperon rocheux qui domine la plaine littorale entre le wadi Mnehla à l'est, et le Sel Aamer à l'ouest. La route est toujours large de plus de 5 m, bien entaillée dans la roche en place, et elle s'abaisse sur le versant ouest du wadi Mnehla, de façon à descendre en tournant en direction du nord-ouest ; au bout de 2 km, la route atteint sur la côte le marabout de Sidi Aamer, sur la rive est du Sel Aamer (fig. 18). Sur la rive opposée, à l'ouest, on connaît un grand *pyrgos* que Denis Roques et que nous-mêmes avons observé à des dates diverses. Ce *pyrgos* marquait sans aucun doute un point de contrôle important sur l'itinéraire que nous venons de parcourir²³. Il reste encore 4 km à parcourir vers l'ouest pour atteindre ras Aamer, soit la pointe de Phycous, et 8,5 km de plus pour atteindre, plus à l'ouest

22. Cet exemple s'ajoute à ceux étudiés par Sandro Stucchi, *op. cit.*, p. 518-531 ; une belle église rurale se trouve à Bertelles, cf. Id., *op. cit.*, p. 386. Richard G. Goodchild, « Chiese e battisteri bizantini della Cirenaica », dans *Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenne, 1966, p. 221 sq. et fig. 7, p. 219, et Noël Duval, « Les monuments d'époque chrétienne en Cyrénaïque à la lumière des recherches récentes », dans *Actes du XI^e congrès international d'archéologie chrétienne, Rome, 1986*, Rome, 1989, p. 2743-2806.

23. Cf. Denis Roques, *op. cit.*, p. 271.

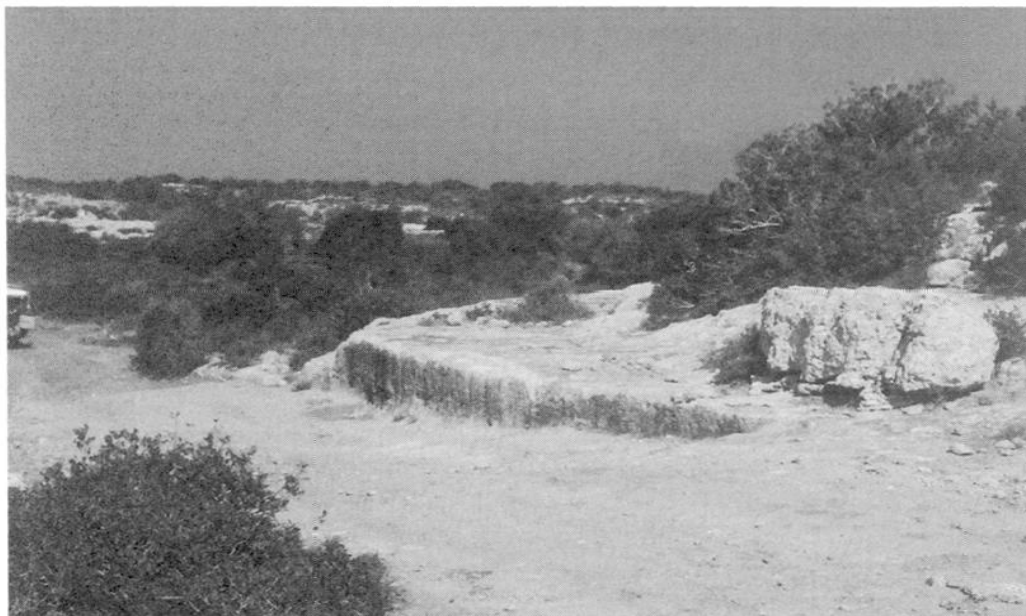


FIG. 15. La route antique du nord-ouest de Sidi Omar
[photo A. Laronde .

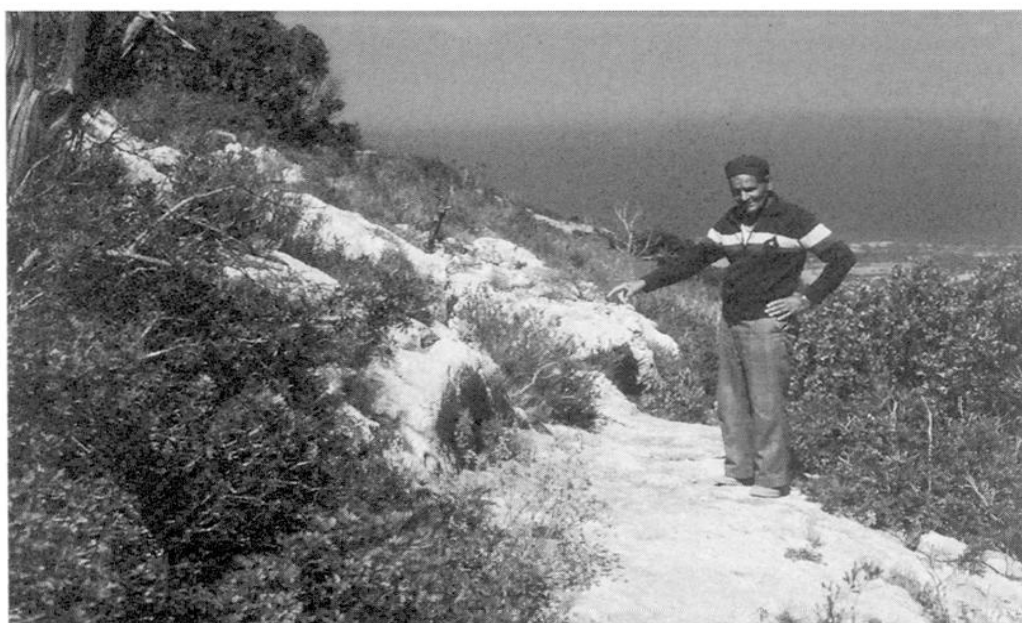


FIG. 16. Akabat Harira : la route antique à flanc de colline
[photo A. Laronde .

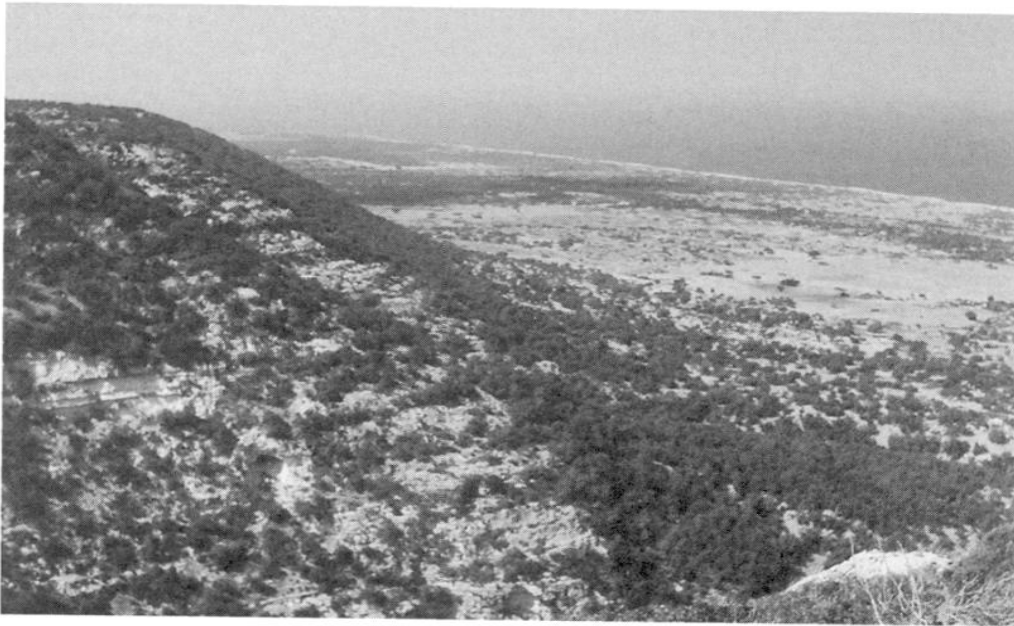


FIG. 17. Akabat Harira : la descente vers la côte en direction de Sidi Amer
photo A. Laronde .

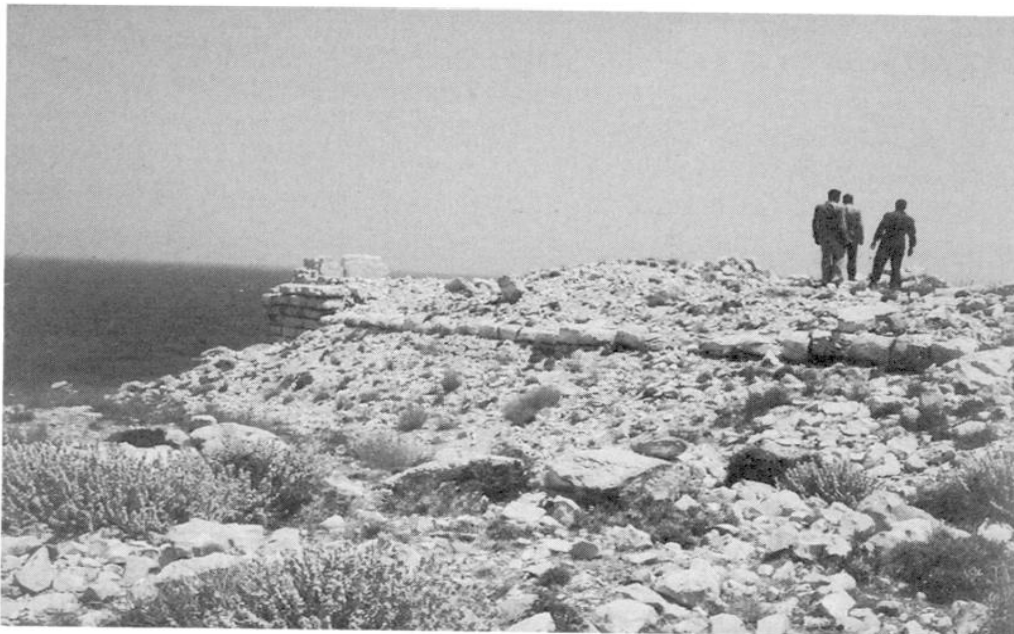


FIG. 18. Sidi Amer : le *pyrgos* sur la rive est du Sel Amer
photo A. Laronde .

encore, l'anse de Zauiet el Hamama, c'est-à-dire le mouillage de Phycous.

Nous résumons à présent les distances qui caractérisent cette route :

Cyrène-Sidi Omran :	3,5 km
Sidi Omran-gasr el Batha :	1,5 km
gasr el Batha-Sidi Omar :	9 km
Sidi Omar-Akabat Harira :	5 km
Akabat Harira-Sidi Aamer :	2 km
Sidi Aamer-ras Aamer :	4 km
ras Aamer-Zauiet el Hamama :	8,5 km
Total :	53,5 km

Ce seul chiffre suffit à marquer que la route de Phycous est bien plus longue que celle d'Apollonia, qui compte 15 km suivant le tracé de la route grecque, et 19 km selon le tracé de la route romaine. Si la route grecque d'Apollonia évitait les ruptures de pente trop brutales, il n'en allait pas de même avec la route romaine. La route de Phycous apparaît à cet égard plus proche de la route grecque d'Apollonia que de la route romaine, puisque la seule dénivellation accentuée se trouve sur les 2 km qui séparent Akabat Harira de Sidi Aamer. Et nous ne devons pas douter que la route de Phycous n'ait été très utilisée pour gagner la côte, quand nous considérons l'abondance d'ouvrages d'art qui la ponctuent : ponts, terrassements, entailles dans le rocher, largeur de la chaussée.

Cette route ne constitue pas un aménagement isolé, puisqu'elle s'insère dans tout un réseau dont l'armature est formée par la rocade qui parcourt d'est en ouest le premier plateau, depuis Bertelles à l'est jusqu'à la route reliant Messa et Haniya à l'ouest. Des diramations secondaires s'éloignent perpendiculairement de ce grand axe et marquent bien le modelage du paysage rural par les Cyrénéens.

Cette emprise de l'homme sur le milieu naturel est due à l'importance agricole de la région : les murs de terrassements destinés à retenir la terre arable, les canalisations qui permettaient l'irrigation des cultures délicates, les citernes, tous ces aménagements ont pour but la conservation des sols - menacés par une érosion torrentielle fréquente en milieu méditerranéen subtropical -, et aussi la conservation de l'eau. Nous ne devons pas douter que ce souci n'ait habité les Cyrénéens jusqu'à la fin de la période byzantine ; les réaménagements de Sidi Omar en administrent la preuve. Plus au nord-est, à El Meghrebat, l'existence d'une église,

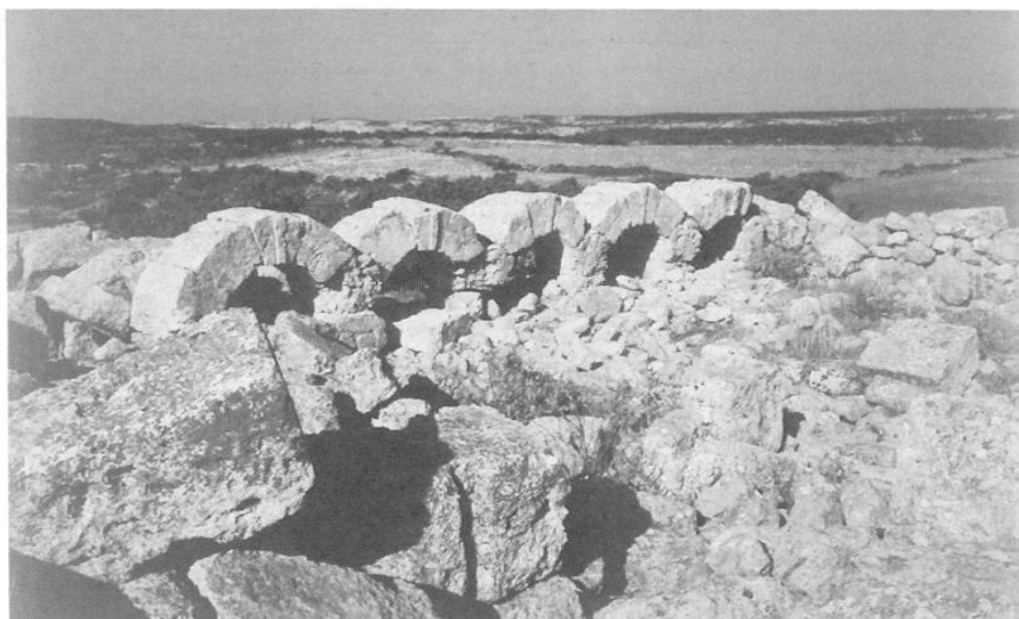


FIG. 19. — Église de Bertelles : le côté nord de la nef centrale
(photo A. Laronde).

tout comme à Bertelles (fig. 19), montre que la présence dans les campagnes resta intense jusqu'en pleine époque byzantine.

Mais la dégradation des sols depuis l'Antiquité est frappante. Des traces d'aménagements sur des plateaux rocheux aujourd'hui complètement démunis de *terra rossa* suffisent à marquer l'effet de l'érosion à partir du moment où tout le système d'aménagement antique cessa d'être entretenu.

Ainsi, la route de Cyrène à Phycous est-elle l'occasion, non seulement de souligner l'ampleur du réseau routier qui divergeait autour de Cyrène, mais aussi de montrer que cet itinéraire traversait la région qui constituait le cœur de la vie agricole cyrénéenne.

Ce réseau routier sert d'armature à tout un système de cadast ration (fig. 20 et 21). Les routes secondaires ont généralement 1,80 m de large, soit 6 pieds. Repérables sur la carte, elles apparaissent aussi sur la photographie aérienne, et j'ai transposé ici ces données avec un croquis, une fois les vérifications sur le terrain effectuées, afin d'éviter autant que possible tout risque de confusion entre les limites antiques et des vestiges d'une époque plus récente. On peut reconnaître des parcelles qui mesurent un peu moins de 60 m du nord au sud, soit 2 plèthres ou 59,20 m exactement. Ces champs ont une superficie de 20 plèthres carrés, soit 7,5 médimnes cyrénéens ou 6,94 jugères. C'est-à-dire que

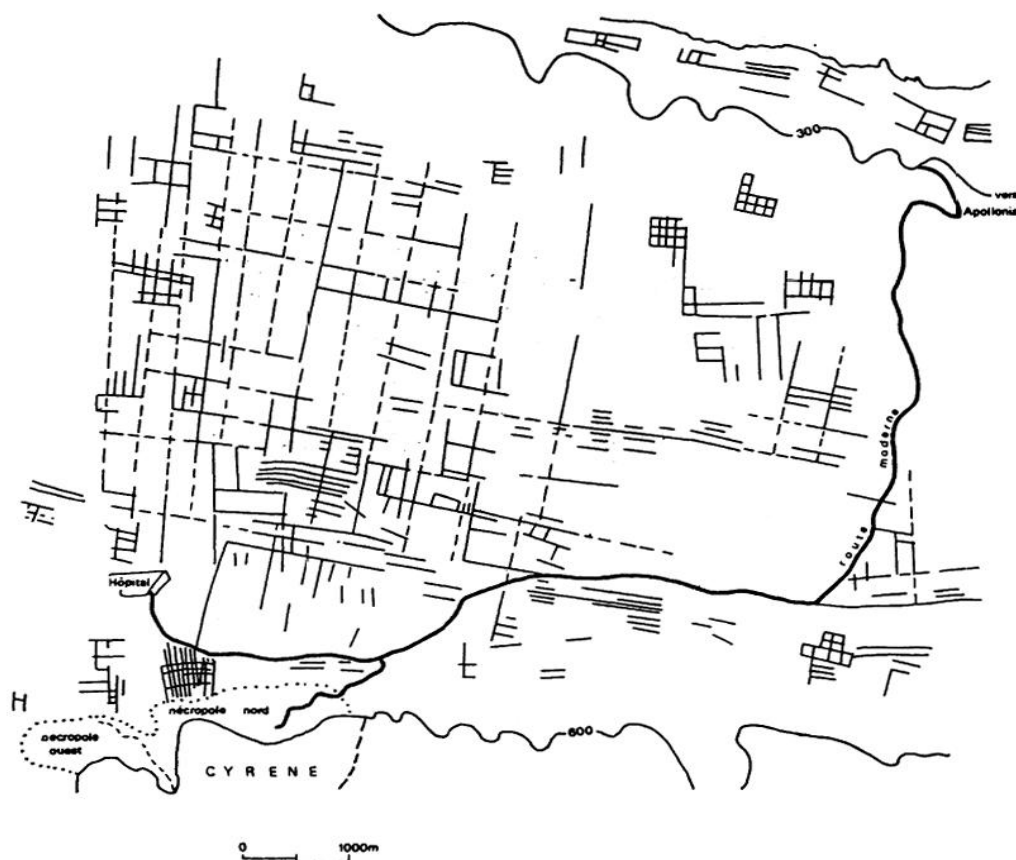


FIG. 20. Le cadastre antique au nord de Cyrène.

leur superficie moyenne excède de peu 2 hectares. Ces champs sont tous disposés dans le sens de la pente du terrain, constituant des terrasses très légèrement échelonnées les unes au-dessus des autres.

Aucune inscription ne vient malheureusement nous renseigner sur ce système de division des terres. On peut toutefois rapprocher ces données de celles que Cl. Vatin et Fr. Salviat ont réunies dans le cas de Larissa à la fin du V^e siècle av. J.-C., et qui leur permettent de définir une norme de 50 plèthres²⁴. Il est aussi intéressant de rappeler que, pour A. Burdford-Cooper, 50 plèthres constituent le seuil minimal d'une exploitation²⁵. Si nous ne devons

24. Claude Vatin, François Salviat, « Le cadastre de Larissa », dans *Cadastre et espace rural, Table ronde de Besançon, 1980*, Paris, 1983, p. 309-311.

25. A. Burdford-Cooper, « The Family Farm in Greece », *The Classical Journal* 73, 1977-1978, p. 162-175.



FIG. 21. — Le cadastre antique au sud de Cyrène.

considérer que le plateau intermédiaire, il est clair que nous nous trouverions au-dessous du seuil reconnaissable en d'autres points du monde hellénique. Mais, sur le plateau supérieur et aussi sur le plateau intermédiaire en contrebas de Balagrai et de Messa, l'antique Artamis, on observe des parcelles bien plus étendues, mesurant 10 plèthres ou 296 m du nord au sud, et 12 plèthres ou 355,20 m d'est en ouest, soit une superficie de 10,50 hectares ou cinq fois la superficie des parcelles précédentes, soit 100 plèthres ou encore 57,5 médimnes cyrénéens ou 35 jugères. Il me paraît certain que les parcelles les plus petites correspondent à des cultures délicates, fruitières ou maraîchères, et les parcelles les plus grandes à des champs complantés, ceux-là mêmes auxquels faisaient référence Aristote, Strabon et Pline l'Ancien²⁶.

26. Cf. *supra* n. 8, 9 et 10.

Que diverses parcelles aux vocations différentes aient été associées au sein d'une même exploitation me paraît d'autant moins faire de doute que cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours. Combien de fois des habitants de Shahat ou de Susa ne m'ont-ils pas raconté que les exploitations agricoles actuelles unissaient des parcelles situées dans la zone côtière, des terrains du plateau intermédiaire et du plateau supérieur. Le découpage des terrains des tribus traditionnelles de la région, et d'abord celui des Hasa confirme cette indication : il s'agit de bandes perpendiculaires à la côte et allant jusqu'au revers sud du plateau supérieur²⁷.

La valeur de cette indication pour l'Antiquité classique nous est donnée par Hérodote qui, dans un passage célèbre, souligne que les récoltes à Cyrène s'étalent sur presque huit mois, en trois saisons : d'abord les récoltes se font dans la zone côtière, puis dans la zone moyenne, celle des *bounoi*, notre plateau intermédiaire de l'Useita, et enfin sur le plateau supérieur, le *pédion* des Anciens²⁸. Si donc l'on considère que les parcelles individualisées ne représentent qu'une partie d'exploitations plus vastes, on est conduit à donner à celles-ci une superficie d'au moins 250 plèthres ou un peu plus de 25 hectares, et nous voyons bien que la taille moyenne des exploitations cyréniennes se place à un niveau supérieur à celui des exploitations connues en Grèce. Ce qui n'exclut pas l'existence de très grandes propriétés, au premier rang desquelles il faut placer les domaines royaux, devenus domaines d'Apollon à la chute de la monarchie, un peu après le milieu du v^e siècle²⁹. Ces domaines nous sont connus par les comptes des démiurges, dont une belle série est conservée pour le iv^e et pour le iii^e siècle av. J.-C.³⁰ Si ces comptes nous donnent un panorama excellent des productions, ils ne précisent malheureusement pas les quantités ni, par voie de conséquence, les superficies, ce qui rend cette source de peu d'utilité pour notre

27. Colonel Enrico de Agostini, *Le popolazioni della Cirenaica*, Benghazi, 1922, rééd. anastatique, Londres, 1987, p. 91 sq.

28. Hérodote, IV, 199 : « le pays de Cyrène... comprend, fait remarquable, trois zones du point de vue des saisons. C'est d'abord dans les lieux voisins de la mer que les fruits mûrissent et qu'on fait la moisson et la vendange ; quand les travaux y sont terminés, il est temps de les entreprendre dans la zone intérieure qui domine la première et qu'on appelle les Collines (*Bounoi*). Lorsque les récoltes sont faites dans cette seconde zone, les produits de la partie la plus haute du pays viennent à maturité. Ainsi ceux de la première zone ont été bus et mangés quand ceux de la dernière s'offrent à leur tour. La saison des récoltes comprend donc huit mois pour les Cyrénéens » (traduction de Stéphane Gsell, *Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord. Hérodote*, Alger, 1915, p. 36 sq., avec un commentaire très bref p. 88).

29. Cf. François Chamoux, *op. cit.*, p. 217.

30. *SEG IX*, 11 à 44 ; *SEG XVIII*, 743 ; cf. André Laronde, *op. cit.*, p. 325-334 ; François Chamoux, « Les comptes des démiurges à Cyrène », dans *Comptes et inventaires dans les cités grecques. Actes du colloque de Neuchâtel, 1986*, Neuchâtel, 1988, p. 143-154.

propos. Il devait exister en réalité des exploitations de taille très variées, mais dont l'étendue n'était jamais médiocre.

Cette affirmation me paraît correspondre à l'image optimiste que les sources classiques donnent de la campagne cyrénéenne, et d'abord Pindare qui, dans des passages bien connus, célèbre la Libye εὐρύχορος³¹ et encore le Λιβύας πεδίων³² dès 462 lorsqu'il chantait les victoires du roi Arcésilas IV et, qui déjà en 474, en s'adressant à Télésicratès, vantait le jardin merveilleux de Zeus, Διὸς ἔξοχος κήπος³³. Ce rappel trop général risque d'entraîner le scepticisme : ne s'agit-il pas d'un poncif, et que recouvre au juste cet éloge un peu trop vague à notre goût ? Le document le plus éclairant est naturellement la célèbre stèle des céréales, retrouvée en 1922 dans les Thermes de Cyrène où elle était en remploi³⁴. Cette inscription a été attribuée aux années 330-326 et, si elle n'a cessé d'attirer les commentateurs depuis trois quarts de siècle³⁵, cela était surtout dû à la liste des destinataires des envois de blé des Cyrénéens, envois fait à prix réduit plutôt que véritable don³⁶. Quoi qu'il en soit, la quantité de céréales expédiée alors vers la Grèce est considérable, 805 000 médimnes, soit l'équivalent de la production d'une année dans la région au début de notre siècle encore³⁷, ces envois s'étant naturellement échelonnés sur plusieurs années. Les avis divergent sur le sens de ces envois, le succès de prestige recherché par les Cyrénéens dans cette opération semble évident, et l'on peut aussi mettre en cause les liens de Cyrène avec Alexandre le Grand, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs³⁸.

Plutôt que de poursuivre dans cette direction, je voudrais mettre ces envois en rapport avec le calendrier des récoltes dans la région³⁹. En ce qui concerne les céréales, orge et blé dur essentiellement, les semailles se font après les premières pluies d'automne, vers la fin d'octobre. Dès la fin d'avril, les récoltes sont mûres dans la zone côtière. Dans le courant du mois de mai, c'est le tour du plateau intermédiaire, de la zone des *bounoi*. Enfin, au début de juin, les récoltes s'achèvent sur le haut plateau, sur le

31. Pindare, *Pyth.* IV, 43.

32. Id., *Pyth.* IV, 259.

33. Id., *Pyth.* IX, 57.

34. *SEG* IX, 2 ; cf. André Laronde, *op. cit.*, p. 30-35.

35. Parmi les plus récents, on retiendra Gabriele Marasco, *Economia e storia*, Viterbe Univ. della Tuscia, Istituto di scienze umane e delle arti, 1992, 133 p. ; Patrice Brun, « La stèle des céréales de Cyrène et le commerce des grains en Égée au IV^e s. », *ZPE* 99, 1993, p. 185-196.

36. Cf. André Laronde, *op. cit.*, p. 33.

37. *Ibid.*

38. André Laronde, *op. cit.*, p. 35.

39. Cf. Douglas L. Johnson, *Jabal al Akhdar Cyrenaica*, Chicago, 1973, p. 51.

pédion. C'est dire que les Cyrénéens effectuent leur récolte un bon mois avant la Grèce, et bien avant le monde pontique. Seule l'Égypte peut rivaliser avec Cyrène pour la précocité des récoltes, et donc pour approvisionner en premier le monde grec. Celui-ci a connu une grave disette dans les années 330-326, alors que Cléomène de Naucratis, à qui Alexandre avait remis l'administration de l'Égypte, procédait à une politique bien connue d'accaparement pour revendre au plus haut prix aux Grecs affamés⁴⁰. Les Cyrénéens intervenaient, on le voit, dans la période délicate de la « soudure ». On peut considérer que leur rôle traditionnel de pourvoyeurs précoces du marché grec fut encore plus apprécié dans une période de pénurie, et c'est ce que la stèle des céréales a voulu commémorer.

Des observations qui précèdent, je voudrais maintenant dégager quelques conclusions. La première a trait à la richesse agricole tant vantée de la Cyrénaïque. Elle me paraît indiscutable, mais elle ne me paraît pas résider en premier lieu dans la quantité des céréales mises sur le marché, encore qu'un excédent appréciable ait dû être disponible les bonnes années, mais on sait combien le climat méditerranéen légèrement dégradé du Djebel Akhdar est irrégulier : il y avait aussi de mauvaises années. Bien plutôt, les Cyrénéens pouvaient approvisionner le marché grec avant les autres exportateurs du monde pontique ou de la Grande Grèce et de la Sicile.

La propriété foncière à Cyrène était de dimensions appréciables. Il y avait de grands propriétaires fonciers, les aristocrates qui ont généralement dominé la cité, mais il devait y avoir aussi une solide propriété moyenne, supérieure à celle des autres régions grecques, et ce fait expliquerait sans doute la solidité de la société cyrénéenne qui, en dehors de quelques convulsions épisodiques, a connu une remarquable stabilité, au contraire, par exemple, de la société syracusaine.

Enfin, l'examen du paysage traditionnel de la *chôra*, avant les transformations dues à la vie moderne, ne saurait se confondre avec celui du paysage antique. Il s'agit d'un paysage où les constructions ont été en quelque sorte fossilisées dans l'état où elles se trouvaient lorsque la sédentarité a pris fin, dans les premiers siècles de l'Hégire. La campagne a quant à elle vu son exploitation se poursuivre, car les nomades ne sont pas seulement pasteurs, mais aussi agriculteurs. Il en est résulté une évolution considérable des zones cultivées, comme les sources littéraires antiques le démontrent par comparaison avec la situation du milieu de ce

40. Cf. Gabriele Marasco, *op. cit.*, p. 53-72.

siècle. Il n'en demeure pas moins que la campagne cyrénéenne constitue l'un des exemples les plus représentatifs des campagnes méditerranéennes antiques, dont la Libye offre encore d'autres exemples actuellement en cours d'étude.

*

* *

MM. François CHAMOIX, Jean LECLANT, Jacques FONTAINE, Claude NICOLET et Pierre TOUBERT interviennent après cette communication.

LIVRES OFFERTS

M. Jacques FONTAINE a la parole pour un hommage :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage que M^{me} Hagith Sivan, professeur à l'Université du Kansas, a consacré à l'histoire sociale de la Gaule romaine tardive, sous le titre : *Ausonius of Bordeaux, Genesis of a Gallic Aristocracy*, Londres et New York, Routledge, 1993. Son projet est en effet d'explorer la genèse d'une aristocratie à travers la carrière d'un seul individu », mais dont l'œuvre abondante constitue une mine documentaire exceptionnelle. Ce dessein largement historique fait aussi appel à l'archéologie, à l'histoire de l'art, de la religion, de la littérature. Il éclaire ainsi d'un jour nouveau, à travers l'histoire d'un homme, celle de la société dont l'évolution explique sa propre trajectoire.

L'émergence d'une nouvelle aristocratie dans la Gaule romaine tardive est illustrée par la lente ascension de deux *gentes* : les *Arborii* et les *Ausonii*, ascension qui a préparé la réussite sociale et politique du poète. Leur assise économique a conforté l'accession de leurs représentants aux carrières publiques des cités, puis de l'Empire. Le paysage urbain du Bordeaux du IV^e siècle, mieux connu grâce aux trouvailles archéologiques récentes, éclaire le développement, autant que les poèmes détaillés des *Parentalia*, qu'Ausone a consacrés à trente représentants de sa double ascendance. Les immunités des professions libérales, les talents oratoires qui ouvrent l'accès aux charges publiques, les riches alliances matrimoniales, enfin l'appui d'un lobby gaulois à l'empereur Julien, ont fait qu'ensuite, dans les années 370, « un nombre significatif de Gaulois sont apparus soudain sur la scène de la bureaucratie impériale ». Les « dynas-